

GUILLAUME CHAUVIN

Guerre épaisse



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

→ “Chaque pays est vieux dans son ouest et jeune dans son est.”
 (A. Moeller van den Bruck) // “Les frontières sont les cicatrices de l’Histoire.” (F. Ratzel) // “Quand le monde nous semble vaciller sur ses bases, un regard sur une fleur peut rétablir l’ordre.” (E. Jünger) // “Si l’on veut parler de quelque chose il faut parler d’autre chose.” (J.-L. Godard) // “Ce n’est pas le passé qui nous domine, mais les images du passé.” (R. Steiner) // “Il faut du temps pour bien se souvenir.” (M. Stepanova) // “Rien ne nous éloigne du monde comme l’Art; rien ne nous y ramène plus sûrement que l’Art.” (Goethe) // “Une photographie est un secret à propos d’un secret: plus elle vous en dit et moins vous en savez.” (D. Arbus) // “La réalité c’est pour les gens qui supportent pas les drogues!” (Anonyme) // “Le bien n’est pas le contraire du mal: le contraire du mal, c’est la pensée.” (R. Brauman) // “Lutter contre le mal, c’est lui faire trop d’honneur.” (Lautréamont) // “Plus il y a de contraintes et plus il y a de liberté.” (Un soldat) // “La vie trouve toujours un chemin.” (I. Malcolm) // “La guerre trouve toujours un moyen.” (B. Brecht) // “Face à l’oppression que génère l’abondance d’images stéréotypées et leur démultiplication par les industries culturelles, face à cette pornographie généralisée, vivre devient le seul enjeu, et la seule œuvre possible dont il peut être question est la perpétration d’actes insensés.” (A. d’Agata) // “Il faut toujours laisser les pauvres désespérés partir chasser: s’ils tuent une proie, leur pauvreté cesse, et si leur proie les tue, leur pauvreté cesse aussi.” (P. Edochie) // “Find something you love and let it kill you.” (C. Bukowski) // “Per Horus et per Râ, et per solem invictus, ducere” (Eusæbius) // “L’équilibre n’est jamais aussi beau qu’une seconde avant le fiasco.” (P. Fischli & D. Weiss) ←

*À ma Maman (qui n'eut pas assez de temps pour lire ce livre)
à mon Papa (qui le peut encore)
à ces deux parents (quand ils étaient enfants)
à mon fils (pour quand il sera grand)
à Jean-Yves Casadepax (très essentiel et précieux premier lecteur)
à Anastasia (bandante âme sœur)*

SOMMAIRE

I. PREMIER ASSAUT

II. UNE TABLE

III. UNE DATCHA

IV. UN AÉROPORT

V. [...]

Battement n°2

VI. UNE CASERNE

VII. UN HÔPITAL

VIII. UN CLUB

IX. DES CIVILS AU FRONT

X. DES TERRIERS

XI. DERNIER COMBAT

Battement n°3

LIEUX : Uspenka → Debaltsevo → Vuglegorsk → Gorlovka → Yasinovataya → Yakovlevka → Spartak → Veseloe → Peski → Donetsk → Luganskoe → Signalnoe → Dokutschaevsk → Yasnoe → Kominternovo → Novoazovsk (et tous les lieux entre ces lieux).

PERSONNAGES (par ordre d'apparition) : Nokia + Singe + l'Asiate + les deux transparents + la Sniper + Mucus + le photojournaliste + les prisonniers + Joker + Moumoute + Farine + l'Ado + la médecin-chef + l'infirmière + le Vieux manchot + le Phosphoré + le Taxiste + la Vieille + l'ou^Elle + toutes celles et ceux qui les relient.

TRACKLIST : I. *Поедем на войну*, Наталья Медведева → II. *Последний рассвет*, Бутырка → III. *Right Here, Right Now*, Fatboy Slim → IV. *Adieu*, Rammstein → V. *Chants de l'extase*, Hildegard von Bingen → VI. *Брат не засынай*, Жаман → VII. *Ночь*, Виктор Цой → VIII. *Supernature*, Cerrone → IX. *Am I Paranoid III*, Koudlam → X. *Cry for me*, Castle Rat → XI. *Pendant que les champs brûlent*, Niagara.

PREMIER ASSAUT

“Ты еще ничего не видел...”

Il a raison.

Je n'avais encore rien vu.

→ Alors je lève mon appareil, cadre la scène, et en fais : 1 photo.

Encore jamais vu de présent si présent. Ni entendu telle rumeur. Vaste, tissée d'innombrables bruits. Des dizaines de silhouettes pressées gesticulent et se frôlent dans la grande cour, toutes en tenue de combat, arborant aux poignets des rubans orange, et aux épaules, et aux canons de leurs armes. Les trilles de “bips” des talkies-walkies et des radios crépitent à travers un grand foyer d'odeurs. Moteurs qui tournent, sueur, métaux huilés, graisse à frire, un peu comme chez le garagiste, en plus sauvage et libéré. Au cœur de cette agitation je cherche les soldats qui se taisent ; ceux-là me donnent sans le savoir le courage d'aller leur parler avec ce que je connais dans la langue d'ici. Puis d'oser leur demander l'autorisation de les photographier. Certains répondent “oui”. 4 photos. D'autres “non”, et je ne m'en vexe pas.

Il fait beau et chaud et c'est la première fois que je rencontre cette émulation-là. On dirait qu'une grande énergie saute d'un milicien à l'autre, ricoche sur tous les corps, les murs et les surfaces des blindés avant de filer vers ailleurs comme balles perdues. Une effervescence de soldes où les marchandises ont été remplacées par des Kalachnikovs sur lesquelles tout le monde se rue en riant. Tout ça fait le bruit du grand départ et la cour de la caserne est trop petite pour contenir ce foutu boucan. Quand une détonation d'artillerie vrille un coin du ciel, rares sont les têtes à se lever.

Une voix rauque domine toutes les autres depuis le centre de la cour et c'est bien moi qu'elle désigne en disant "lui" dans la langue d'ici. "LUI". "LUI, là-bas." C'est-à-dire moi, le photographe aux airs de touriste un peu paumé. Moi, que la voix rauque désigne aussi du doigt: "Regardez-le mes frères, en voilà un tout neuf!" < Rires > Alors je ris aussi, poli. Être et rester poli, c'est depuis toujours ma signature. Même ici. Surtout ici. "Nique sa mère, on dirait Jésus avec des baskets!" < Rires > Je retranscris cette taquinerie dans mon carnet pour ne pas l'oublier. Prendre des notes me donne la même contenance que la cigarette ou les armes à d'autres. Selon le niveau de danger, mon geste peut en impressionner certains.

La voix rauque est celle du grand beau gosse là-bas, mince, adossé décontracté debout jambes croisées, appuyé contre son pick-up Toyota repeint aux couleurs de l'État pirate. Sur la portière, deux mots tagués: "djihad" et "orthodoxe". Il tient un talkie-walkie et une tasse de thé. Me pointant toujours du doigt, talkie dans la main: "Avec ta tête de benévole et ton gros badge 'PRESS', ça risque d'être sportif pour toi là-bas où on va!" < Cascade de rires virils, teintés de courtoisie > "LA-BAS." Ce "là-bas" m'impressionne d'autant plus que je ne suis venu que pour ça. Le jeune milicien pirate doit être chef. À peine plus vieux que moi. Grosse gourmette au poignet, l'air un peu "Napoléon". Il porte des Ray-Ban aux verres miroir et le maillot de l'équipe de foot locale par-dessus un pantalon de treillis rentré dans des bottes tactiques dernier cri. Petit déhanché soigné. Pistolet chromé à mi-cuisse. Un vrai play-boy en tenue de combat. Rocco Siffredi ou Johnny Depp version commando. Je rêverais de le faire poser comme une pin-up, pendu lascif au tube d'un canon, regard sévère droit dans l'objectif. Derrière lui, la façade de briques claires du Q.G. pirate, improvisé dans un ancien hangar à bus communal. Il y a quelques minutes, un milicien passait la tête par une des fenêtres, jetait à bas le drapeau bleu-jaune des loyalistes et agitant celui noir-bleu-rouge des séparatistes, couplé à une bannière à tête de Christ. La cour acclame et applaudit ce

symbole de victoire jusqu'à ce que l'homme à la fenêtre, ne trouvant comment le fixer, abandonne et entre dans le bâtiment. 2 photos. Je ne suis pas là pour voler des images. Même discrètement. Et je répète au jeune chef la question déjà posée à ses hommes.

D'un signe de l'index, il me fait venir près de lui et son groupe, rassemblé debout autour du pick-up. J'obéis. Le talkie collé à l'oreille du jeune chef crache des paroles et des cris venus du front, auxquels il répond des mots brefs et techniques, du langage tactique, aussi codé pour moi qu'une messe. Quelques paroles amicales aussi, coincées entre des ordres clairs. Il semble avoir une vision d'ensemble des événements, et ses hommes l'écoutent. Sa main libre porte régulièrement une tasse de thé à ses lèvres. 1 photo. Le genre de chef qui doit plaire aux chefs. 2 photos.

Le talkie crache un nouveau trille de "bips" auquel le jeune chef répond illico. Son regard noir et cerné se plante dans le mien par-dessus les verres de ses Ray-Ban. J'ose à nouveau lui poser ma question en langue d'ici. Il sourit. Fait mine de réfléchir, change de côté son petit déhanché et oriente sa belle gueule tannée de local vers un rayon de soleil. Avec son air blasé et ses gestes souples, ce type est hyper conscient de sa photogénie. Il sait pertinemment quel piège à photographes il représente et comment me faire tomber dedans. Le jeune chef retarde sa réponse, regarde ses hommes, pose sa tasse sur le capot, me scrute de haut en bas (personne encore n'imagine qu'il sera assassiné dans 634 jours, assis dans son bureau au dernier étage de sa caserne). La phrase qu'il me sort est incroyable. < Rires > Il boit, repose la tasse sur le capot et de sa main libre claque des doigts pour attirer l'attention de son public. Il tend son bras vers moi, poing fermé, et comme l'empereur hollywoodien qui gracie le gladiateur ou le chrétien dans la fosse, lève ostensiblement un pouce qui signifie "O.K.", "c'est bon", "le photographe est validé". Quelques hommes acquiescent et retournent à leurs préparatifs.

Parfois la vie ne tient qu'à un doigt. Celui du jeune chef pirate pèsera si fort sur mon destin que je regretterai souvent de ne pas avoir eu le temps de le photographier.

Il réajuste déjà ses lunettes teintées et se replonge avec ses hommes dans la carte dépliée à même le capot. Puis il crie : "Et s'il vous plaît, trouvez-moi un putain de casque pour ce photographe." Un soldat pirate répond du tac au tac dans la langue d'ici qu'"il n'y en a plus". Le jeune chef, sans lever les yeux de sa carte : "Nique sa mère, alors dénichéz-lui au moins des Pampers." 1 photo.

Un signal est donné et les moteurs qui démarrent nous balancent de grandes bouffées de carburant. Des grappes de miliciens se précipitent dans des camions d'assaut repeints en vert poireau. 2 photos. Encore tout récemment, jusqu'à ce que la rébellion pirate les réquisitionne pistolet sur la tempe, ces anciens engins civils servaient comme poids lourds communaux pour trimbaler des matériaux de construction. Ça saute aux yeux que leur militarisation a été bâclée de frais, ici même. Autour de chaque camion, le sol est moucheté de coulures kaki et de petites flaques de peintures sèches. 3 photos. Vues de près, les plaques d'acier grossièrement soudées et bariolées de vert font croire à des jouets d'enfant géants. 4 photos. Je remarque aussi que les camouflages gauchement pulvérisés sur ces cabines carapacées à la hâte donnent au métal les mêmes reflets, le même brillant léger, la même vernissure mate que celle des limules hors de l'eau. 1 photo. *VRM, VRRMM.* < Bruits des mécaniques que les pilotes testent en accélérant à vide >. Les miliciens embarquent dans les remorques à la queue leu leu. "Toi, tu vas dans celle-là" me dit une voix autoritaire. J'obéis encore. Réflexe.

L'homme qui a grimpé devant moi, sa Kalachnikov en travers du dos, m'aide à me hisser dans le véhicule en même temps que d'autres bras forts me tirent à eux. Rejoignant la place qu'on me montre au fond, je m'excuse de passer et remercie tout le monde avec les yeux ou dans la langue d'ici, sans cacher l'accent que je garde de mon monde d'origine.

Depuis mon arrivée j'ai compris qu'il me faisait gagner des points de sympathie. Je répète "merci", "pardon", "merci", "pardon", à personne en particulier. Un regard mal découpé dans une cagoule me sourit. 1 photo. En avançant dans ce couloir de gens armés, mon appareil photo cogne des tubes lance-roquettes et s'emmêle au canon d'une mitrailleuse. "Désolé." J'enjambe des équipements, "bonjour" avec les yeux, "bonjour" à gauche, "bonjour" à droite, et un dernier "bonjour" pour les deux silhouettes entre lesquelles on me range gentiment. Ce sera ma place. "Merci." La paroi blindée contre laquelle je m'adosse est si épaisse qu'elle étouffe le son produit par mon appareil photo qui s'y heurte. Enfin un truc rassurant. En revanche la plaque ne monte pas plus haut que mes épaules ; tant pis pour la sécurité, tant mieux pour les photos. "DIX MINUTES MES FRÈRES, DIX MINUTES, DIX !" La voix du jeune chef pirate remplit toute la cour. Je déduis : "dix minutes avant le départ". Le milicien à côté de moi regarde sa montre comme s'il était dans le tram qui l'emmène au boulot. 1 photo.

Voilà.

Milieu de journée, soleil d'été, siècle vingt et unième. Aux premières loges de ma première guerre en direct, debout dans une benne blindée située à 16 000 lieues de ma naissance. Me voilà enfin passé du "faux" au "vrai", du noir et blanc à la couleur. Chaque coup d'épaule reçu rappelle à ma chair que plus aucun obstacle ne me sépare du réel. Me voilà au cœur de la matière des quelques images que j'ai pu voir de ce conflit avant de le rejoindre. J'ai atteint mon but, cet *autre côté*, ce point de contact effectif entre le mythe et la réalité. J'ai désormais sous les yeux les preuves les plus poétiques de l'Histoire en direct. Les visages qui m'entourent ne sont plus barrés d'un rectangle noir. Le reportage va pouvoir se dérouler sous mes yeux sans coupure publicitaire. Plus rien n'est aplati, recadré, réduit à deux dimensions ou agrémenté de musique, recouvert d'une voix off. Hyperréalité à volonté ! La vérité, rien que la vérité et en prise directe. Les horreurs ne seront pas floutées ou pixellisées. Aucune censure ou main parentale ne saura

plus les soustraire à mon effroi¹. Aucun “collègue” ni *fixeur* pour m’aider à marcher sur mes peurs, le hasard comme seul guide pour quadriller la zone en sauts de puces géographiques, et la chance comme seul lubrifiant d’une rencontre à l’autre, d’une découverte à une opportunité, de trottoir en table, de table en banquet, de banquet en tranchée, acceptant chaque invitation, même quand la destination ne m’intéresse pas ou m’inquiète un peu ; la méthode a déjà fait et fera encore ses preuves.

C’est presque la même ambiance que dans le bus de l’équipe victorieuse du championnat. 2 photos. Autour de moi, ça papote épaule contre épaule, en se disant “tu” ou “nous”, jamais “vous”. Tous se marrent en apercevant les croquis que je fais de leurs tronches, étonnamment banales pour des “miliciens pirates”. Pas de profil type, pas d’âge moyen, pas de visage prédestiné à prendre part à la grande violence en cours. Certains ont des mimiques d’acteurs nés. “Gyom? Iyom? Gyliam?” La plupart butent sur mon prénom d’étranger et c’est très péniblement qu’ils déchiffrent le badge d’accréditation que je leur tends, attaché à mon cou. Que je sois officiellement privé de patronyme administratif les effare sincèrement. Quand ils demandent d’où je viens, je ne réponds que des vérités auxquelles j’ajoute comment je suis venu, et aussi pourquoi. Certains s’étonnent franchement que je ne sois ni homo ni arabe ; les stéréotypes sur mon monde d’origine leur avaient promis le contraire. La glace ainsi se brise. 2 photos. Je peine à prononcer leurs noms en “o”, en “ouk” ou en “ov”, imprimés sur les passeports qu’ils me montrent. 3 photos. Ces échecs respectifs nous remettent à égalité. Une camaraderie de l’urgence s’installe doucement. L’un d’eux m’explique que tous sont *volontaires*, et que par conséquent aucun ne sera *victime*. Il insiste : “Tu as compris?” Je mime que oui. < Rires enroués de fumeurs > “J’ai compris.” Je les questionne en commettant des erreurs

1. Ce doit être à cela qu’on reconnaît le réel : quand ce que tu vois peut se respirer, se toucher ou faire mal. Quand le vent qui secoue les drapeaux te caresse toi aussi. Quand le hors-champ de ce que tu photographies déborde à l’infini ; et que toi-même tu en fais physiquement partie.

de syntaxe que même leurs gamins ne font plus et gagne ainsi encore quelques points de sympathie. 3 photos. “DEUX MINUTES MES FRÈRES!” Deux minutes avant que la suite nous aspire tous. On se sourit sans se forcer.

Quand on ne peut changer le monde, on peut toujours l’observer, et pour ça, j’étais plutôt doué. Au début, j’y allais à l’intuition, je cherchais l’approbation de mes modèles. Je photographiais pour essayer de comprendre pourquoi je photographie. Mes images n’étaient pas *bonnes* : juste *belles*, comme celles de tout le monde. Il fallait donc apprendre à montrer les choses *autrement*. Choisir d’accomplir ou non certaines images, en conscience de toutes celles déjà en circulation. Accepter de confronter ses doutes à ses stéréotypes.

Des avions ozonés survolèrent des continents de nuages pour que j’atteigne des sujets à photographier. Se retrouver tour à tour blanc chez les noirs, homme chez les femmes, jeunot dans une maison de retraite et senior dans une classe de maternelle. Photographier le matin des gamines polyhandicapées et le soir des généraux sous tente. La gouverneure de Cali me sert le thé avant qu’on aille shooter sa prison modèle. Un berger mongol me salue dans sa langue. Je sillonne des foires internationales en étant le seul à n’avoir rien à vendre ni à acheter. Sous mon objectif, un petit marteau d’ivoire valide une loi inéquitable. Des légionnaires rient des ampoules sous mes pieds. La hache d’un boucher tranche tout, même des molaires. Je capture comment des toxicos se piquent avec des seringues mal bouillies. Des dunes avancent vers moi pendant que je les photographie. Des top-modèles me bousculent sans trop me voir, s’assurant que moi, je les ai bien vues. Le sauvage le moins timide me dit au nom de son frère : “Il croit que votre appareil va lui voler ses vertus.” Je pénètre des événements fermés. Immortalise une manifestation paysanne (500 tracteurs entrent d’un coup dans mon cadre), photographie ma main serrée par celle d’un directeur de think tank affable et influent. Quand on a fini son portrait, la présidente de toutes les banques d’Europe signe un billet de 20 € pour mon fils. Un légiste colombien coupe pour

moi de la cervelle humaine au couteau à pain. Un détenu m'exhibe les perles qu'il s'est incrustées sous la peau de sa verge afin de satisfaire sa femme quand il la baisera au parloir. Je sors un flash pour photographier le veau séparé de sa mère qui meugle seul au fond de l'étable. "Et combien pour shooter le phoque sec?" 100 roubles (₽) monsieur le photographe. Le dernier jour du reportage, tout le régiment me baptise à la bière, en plein désert. Je me réveille dans la cité qui ne dort jamais, et aussi dans d'autres, dont je n'aurai une vue que par la fenêtre du taxi prépayé. *Tout ce que mes yeux avaient désiré, je ne les en ai point privés.* Et j'ai toujours essayé de regarder mes sujets encore plus fort qu'eux me regardaient.

Un dernier milicien grimpe dans la benne déjà pleine comme un œuf et en claque la ridelle. Il se faufile et vient s'emboîter à côté de moi, son fusil mitrailleur debout entre les jambes. À première vue, il pourrait avoir l'âge d'être mon père. Sec et trapu, du genre "vieux beau" de cinéma, un sourire gencivé de Gagarine, un peu Sinatra slave, un peu colonel Dax. "Un Sardou souriant" pourrait en penser ma mère. Il a préféré nouer un bandana camouflé sur son crâne, comme un flibustier, plutôt que porter un casque lourd. Avant que je ne réagisse, sa main a saisi mon badge d'accréditation, qu'il lit à voix haute. Premier choc : cet homme prononce mes nom et prénom aussi parfaitement qu'un natif de mon monde d'origine. Puis, en toquant du doigt sur mon appareil photo : "Tiens tiens, le roi des indiscrets !" Il a dit ça sans l'ombre d'un accent local, ce qui me pétrifie. Sans transition il enchaîne en langue d'ici, assez fort pour que toute la benne l'entende : "Hé bien camarade, tu n'as pas d'arme ? Original !" Tous se tordent de rire. Puis mon nouveau voisin me serre la main de force et rebascule dans notre langue commune pour me susurrer : "Enchanté petit, moi c'est Singe, le seul, l'unique, celui qui fait très bien de vilaines choses." J'esquisse un "enchanté" quand un grondement de moteur écrase la suite de ma phrase. "Plus fort camarade, parle plus fort !" J'obéis. Singe me décrit en détail l'architecture de la gare SNCF de mon monde d'origine. Le jeune chef pirate a dû lui parler de moi.

Singe m'annonce que son ADN est mixte: 50 % d'ici et 50 % comme le mien. "Tu es journaliste?" Je réponds "non, photographe". Nouveau grondement de moteur. "Plus fort petit!" J'obéis. "PHO-TO-GRAPHE." Il acquiesce: "Photographe, photographe, mais alors, tu es artiste!" Pas le temps de réagir que Singe mouline déjà des bras pour attirer l'attention de la benne et lui soumettre un vote: mon prénom étant ce qu'il est, mieux vaut l'échanger contre un pseudo qui sonnera mieux. Singe me désigne les autres miliciens par le leur: "Je te présente Cosmos, Granit, Taïga, Toubib, Boycott, Nounours, Serbe, Batman, Mangouste, Moineau, Amour (comme le fleuve), Pitt-bull, Vampire, l'Ingénieur, Goebbels, Google, Hibou, Pepsi, Mongol, Muslim, le Philosophe, Cauchemar, etc." Singe insiste pour qu'on en fasse autant avec moi-même. "Écoutez tous, qui est partant pour qu'on l'appelle 'L'ARTISTE'?" Un bras se lève dans la benne, puis deux, puis toute une forêt de mains: pas d'autre choix que d'accepter ce rebaptême et, toujours poli, je compose mon meilleur sourire de faux triso. Clin d'œil de Singe à moi. Il s'applaudit lui-même, dit être au courant de mon projet et me fait le résumer à tous en langue d'ici: en bref, "tenter sur le long terme un récit dépassionné de ce conflit, et oser pour ça quelque chose d'un peu artistique ou littéraire". Le dernier mot en fait pouffer certains, et Singe d'ajouter, assez fort pour que tous l'entendent: "De la littérature!" Il rit sincèrement. "Sache l'Artiste que la littérature, ici, et depuis toujours, c'est que de la souffrance: soit c'est le personnage qui souffre, soit c'est l'auteur, soit c'est le lecteur, et quand ce sont les trois, on dit que c'est un chef-d'œuvre. Toi, sais-tu déjà qui souffrira le plus?"

Une main invisible tape deux gros coups sur le cul du camion. "TOP DÉPART MES FRÈRES, EN AVANT!" L'engin s'ébranle en nous secouant tous et va prendre doucement sa place dans le convoi hétéroclite à la Mad Max. 6 photos. À travers le vacarme du grand départ, mon oreille capte une conversation voisine: j'ai évité de peu le sobriquet de "Pédé". Accoudé à son pick-up au milieu de la cour de la caserne improvisée, le jeune chef lance en souriant à chaque

groupe d'assaut qui le dépasse : "Et là-bas, que ma volonté soit faite !"

Sur le grand boulevard central de la capitale rebelle désertée par des milliers de civils, ça bouchonne comme à l'heure de pointe. 2 photos. Le convoi progresse sur une immense artère vide, aux trottoirs vides et aux rues secondaires vides. Devant nous, loin là-bas, tout au bout de cette incroyablement longue, large et rectiligne avenue qui fend la ville d'une périphérie à l'autre, on ne voit pas que l'apocalypse a commencé sans nous. 2 photos. Singe dit qu'*avant*, cette ville était connue pour ses équipements, pour la modernité de ses infrastructures publiques et pour ses parcs aux *millions de roses*. 1 photo.

Parmi les rares civils encore visibles, des femmes âgées nous regardent passer sans autre réaction qu'un signe de croix rapide sur leur poitrine, et des enfants inexpressifs, même quand un coucou de ma main s'enregistre au fond de leurs yeux. Peut-être que ceux qui n'ont pas fui préfèrent nous observer à l'abri de leurs rideaux, en faisant "non" de la tête et en maudissant la guerre, ou bien en acquiesçant "oui", "mais oui, moi aussi, si j'étais jeune je serais dans une de ces bennes avec mes copains, une arme à la main". Quelques centaines de mètres plus loin, un exalté surgit pour agiter son drapeau pirate flambant neuf puis s'efface tout aussi vite. Sur la dernière image qu'affiche mon écran de contrôle, l'homme apparaît flou. La colonne de blindés accélère bruyamment. Singe sourit.

Avec la vitesse, l'air horizontal augmente par à-coups et des roquettes tintent en roulant entre nos pieds. 2 photos. Quand le conducteur fait de brusques écarts, on se retient aux voisins. Ça parle moins dans la benne. Au bout d'une rue perpendiculaire, j'ai le temps d'apercevoir le ciel, et juste en dessous, un lointain bout de ce paysage plat comme une steppe. Semées entre cet horizon et moi, pointent les crêtes sombres de hauts terrils miniers. Quelques-unes de ces six cents montagnes artificielles que l'hystérie industrielle soviétique a fait sortir des riches sous-sols houillers

de la région. Une telle image aurait du sens dans mon récit, mais je rate la photo. Un peu plus loin, mon appareil enregistre un clocher orthodoxe avec une, non deux, non trois croix brillantes surmontant autant de bulbes dorés, aérodynamiques comme des fusées. Dans la benne, des hommes se signent. Devant le portail de la cathédrale, un vieux vagabond passe devant mon objectif. Sa tête fait “non” en nous voyant passer, “non”, comme si cela pouvait encore arrêter le convoi pirate. Singe me donne du coude : “Tu as raison d’être là l’Artiste, l’avenir c’est maintenant !” Je note ça dans mon carnet, entre deux secousses.

Singe poursuit, au creux de mon oreille : selon lui, j’ai autour de moi “la fine fleur de la masse”, “la crème de la plèbe”, un best of des prolétaires les plus effrontés du continent eurasiatique et de ses anciens Sovietistans. “Considère-les comme les derniers des enthousiastes.” Étonnamment, Singe ne dit rien de la fille installée face à nous. Elle tient son fusil à lunette debout contre son ventre, un objet presque aussi long qu’elle, mi-acier noir mi-bois verni. Sous sa capuche kaki claquant au vent, des joues aussi rouges que celles de Pikachu. Une longue tresse en dépasse. Sa tenue de combat camoufle mal le relief de ses seins. Plus je la regarde et plus sa beauté me bouleverse, et ses yeux sévères et clairs, aux reflets jaune-bleu, tel un feu froid, me clouent instantanément. Ne pas savoir pourquoi je rêve de la photographier m’empêche de le faire. Son regard désapprouvateur surprend le mien. Singe éclate de rire et me glisse le surnom de la fille à l’oreille. J’entends mal et n’ose pas le faire répéter. Coup de coude : “La guerre est un mélange des genres l’Artiste, rien de plus inclusif !” Autre coup de coude : “Au fait notre chef, celui qui est toujours avec ses talkies, on l’appelle Nokia, compris ?” “Compris.” “Connecting people !” Nouveau clin d’œil de Singe. “Tu verras qu’il a les idées de Gandhi et la méthodologie des nazis. Les gens comme lui se reposent à la guerre.” Je souris poliment. Le reste du topo est plutôt basique : “Il y a ‘les nôtres’ et ‘ceux d’en face’, compris ?” “Compris.” Le quartier que l’on vient de traverser semblait tout aussi vide.

“Regarde encore autour de toi l’Artiste, sacré casting non ?” Singe tient à me dérouler le c.v. de la troupe. Selon lui, ce convoi aurait drainé des volontaires des quatre coins de la ville, de la région et même de tout l’ex-Empire rouge, de la Transnistrie aux Kouriles. Quelques culs bas de l’Oural, des regards noirs de Crimée, des jeunes édentés arrivés du bled d’à côté, puis des blonds aux cils blonds, typiques de Carélie ; là, des colliers de barbe rousse du sud de la Fédération-voisine-qu’il-ne-faut-pas-nommer, des vieux ventrus moustachus aspirés de ces oblasts du nord (où les légumes poussent même lors des nuits blanches et où les chiens pollués se promènent teintés en bleu) ; par ici, des têtes de zeks, des sourcils uniques de Sarmates, des Bouriates aux yeux verts et bridés, grosses nuques et nez cassés de boxeurs, des yakuzas de l’Altaï, des faces tannées d’Atamanes au bronzage de camionneurs, des hooligans aux regards rentrés au fond des crânes, et là, un arrière-arrière-arrière-petit-fils de tsar homologué. Ou encore un ancien légionnaire au grand cœur, redevenu civil à cause d’un genou fragile, un vrai noir d’Afrique dont la gaieté plaît à tous, et là un pittoresque représentant des contrées boréales affligé de strabisme, qui discute en sourjik avec toute une famille de Cosaques : papa, maman, fille et fils à voix qui mue, quatre volontaires de la première heure portant la même tenue camouflée. “On a même un Belge, un vrai Belge !” – un baraki de Namur venu ici le temps d’un congé maladie. Et encore quelques autres volontaires anonymes qui n’ont pas la gueule de l’emploi, types à la mâchoire sur ou sous-développée, décalée comme on en voit chez les benêts, tous aussi asymétriques qu’on le dit de cette guerre qui a mobilisé leur cœur. 18 photos. Un golgoth tchèque, ancien champion de MMA et ex-bodyguard d’un casino chypriote, me sourit. “Regarde-les l’Artiste, regarde bien ces gargouilles ! Tu ne les verras peut-être qu’aujourd’hui !”

Pas besoin d’être un Nobel pour imaginer quel abîme quotidien, modelé à coups d’oukases et de frustrations sociales mêlées de mythes héroïques transmis d’une génération défavorisée à l’autre, a poussé tout ce petit monde à venir offrir son destin à l’utopie pirate. Je ne dois pas me laisser

séduire par ce romantisme de façade. D'autant que, pour ma part, je n'ai pas la vocation de martyr. Tout au plus, nous communierons par la peur. Singe devine mes pensées : "Ne t'en fais pas l'Artiste, une fois 'là-bas' (il dessine les guillemets avec ses doigts), face au danger, ça ne se jouera plus qu'entre ta chance et toi !" Je souris et le fais répéter. Il s'exécute, au plus près de ma joue : "Ta meilleure arme se trouve entre tes deux oreilles, l'Artiste."

On continue de rouler à rebours de notre sécurité quand des miliciens commencent à siffler comme on siffle les jolies filles dans les vieux cartoons. Du balcon d'un immeuble, une adolescente regarde passer notre convoi à travers les pixels de son smartphone, immobile, élancée comme si elle se tenait sur la pointe des pieds. Elle accroche tous les regards. Frange stricte, mini-jupe de saison, débardeur court, un ventre nu contre lequel beaucoup doivent rêver de poser le leur. Elle a dégainé son téléphone pour filmer les "V" de victoire que des miliciens lui font avec deux doigts. 3 photos. Les camions la klaxonnent. On voit d'ici comment le vent du convoi écarte le tissu et révèle à qui la cherche l'ombre entre ses cuisses. Tous ceux dont elle enregistre le passage ont dû se demander : "Et moi, m'a-t-elle bien vu ?" Quelle scène. Il n'y avait même pas assez de place dans mes yeux pour tout faire tenir sur un plan. o photo. "Hé bien l'Artiste, c'était le genre de nana qu'on a envie d'aider à se savonner, pas vrai ?" Je ne sais pas quoi répondre, trop occupé à penser : "Et moi, m'a-t-elle bien vu ?"

Les kilomètres de bitume tiède continuent de porter notre convoi à travers les faubourgs de la capitale rebelle. Le gros moteur soviétique à l'avant du camion pompe toujours aussi bruyamment ses trente-cinq litres au cent. Ça tangué assez pour qu'une petite nausée pointe. Les odeurs de mécanique et d'été en ville s'empilent. Je déglutis, rote bouche fermée, quand mon regard rencontre les yeux globuleux d'un milicien et ceux de son voisin ossète, si j'en crois l'écusson cousu à son béret, rivés sur mes pieds. Ils convoitent mes baskets neuves, se sourient en se glissant l'un l'autre des petits paquets de mots occultes, des hiéroglyphes sonores,

un dérivé de proto-turc comparable à du langage rembobiné. Ils me regardent comme on regarde un animal au zoo une fois qu'on a trouvé où il se cachait dans son enclos. Que faire ? "Sourire", je me dis. Et rester poli, surtout ici. Alors je souris et me réfugie dans l'œilleton de mon appareil photo où défile toujours le même décor urbain désolé. 4 photos. Rafales de magasins vides et de rideaux baissés.

De part et d'autre de la route, les façades sont de plus en plus abîmées, contaminées par l'acné murale des impacts et des trous. 2 photos. Ce ne sont pourtant pas mes premiers paysages ruinés par le progrès. 3 photos. À mesure que l'on avance, les petits anus muraux se multiplient, de la taille d'une pièce d'un rouble (₽) à celle d'une main, d'une tête et, plus loin, d'une fenêtre ou même de tout un salon pour des trous causés par des ogives de gros calibre, quand l'immeuble n'est pas simplement réduit à un gros mille-feuille de béton. 3 photos. La brutalité de la situation est de moins en moins suggérée. Personne ne m'explique pourtant où démarre vraiment le danger ni quand il faudrait commencer à s'en préoccuper. Même pas Singe. Alors je m'en ouvre à lui. "Tu veux un conseil pour la suite l'Artiste ? Je vais t'en donner trois. N° 1 : ne bois pas avec n'importe qui, et ne bois jamais l'eau de la douche. N° 2 : souris moins sinon tout le monde te prendra pour un débile. N° 3 : ne me pose pas trop de questions quand je picole parce que j'y répondrai. Et n° 4 : si tout à l'heure tu tombes nez à nez avec un des tanks de 'ceux d'en face', bouche-toi bien les oreilles et prépare-toi au bruit qui rend sourd !" Tout en rigolant, Singe me fait arracher le bandeau "Artiste" que j'avais scratché sur mon gilet pare-balles prêté. "Indécent !" Puis, dans la langue d'ici, il avertit la benne que nous sommes désormais à mi-chemin. "Les couloirs d'assaut seront attribués sur le parking de la gare."

Brusque coup de volant. Notre camion heurte le trottoir à tribord et le choc fait tomber sur mon sexe l'arme de la milicienne en face de moi. Une voiture civile au pare-brise étoilé d'impacts, matelas et tas d'affaires fixés sur le toit, arrive à toute vitesse à contresens. Elle nous frôle sans

cesser de klaxonner. Des bras d'adultes et d'enfants agitent des chiffons blancs par ses fenêtres ouvertes. Je suis du regard sa course folle. Elle a déjà disparu quand le convoi reprend sa vitesse de croisière. 1 photo. En ramassant le fusil à mes pieds, j'identifie sans le vouloir entre deux relents de carburant l'odeur de la sueur de la fille. Singe, quant à lui, est tendu vers notre destination, d'où la voiture est venue, à un kilomètre ou deux à vol d'oiseau, bien après les derniers checkpoints pirates. 1 photo. Là où les bords parallèles de la route se rencontrent, où toutes les perspectives convergent, vers cet ouest dont je viens, et où une grosse colonne de fumée noire déformée par l'été monte au ciel, à la verticale d'un inquiétant vacarme. "Si tu continues tout droit l'Artiste, tu tomberas pile sur 'ceux d'en face', et à l'opposé, dans notre dos, la Fédération-voisine-qu'il-ne-faut-pas-nommer, tu piges?" La benne se tait maintenant. Quand un craquement d'artillerie s'impose par-dessus le bruit ambiant, certains visages feignent l'assurance. 1 photo. Les miliciens les moins rassurés font claquer la culasse de leur arme. Le convoi accélère. La vitesse aspire le paysage au cul du camion. Ceux qui vont mourir ne le savent pas encore.

L'effervescence de la caserne nous a suivis à grands bonds dans le passage souterrain qui relie le parking aux quais de la gare. Selon Singe, c'est la dernière frontière avant d'arriver au cœur des combats, dans cette zone située entre ici et l'aéroport voisin. La lumière du jour nous parvient des extrémités du tunnel. 2 photos. Singe me fait m'accroupir à l'écart, contre le rideau métallique d'une boutique, afin de ne pas gêner les préparatifs de la première vague d'assaut. "Tu peux photographier tout ce qui est permis et tous ceux qui ne sont pas contre." < Bruits d'accessoires que l'on ajuste, d'objets remplis ou vidés, cris, ordres et blagues rebondissant sur les parois en faux marbre > Les rouleaux de cartouches qui passent de main en main rappellent des tambourins tsiganes. Des miliciens semblent impatients de gravir les marches qui donnent sur la voie ferrée, vers l'outre-monde, les derniers mètres avant de se trouver "là-bas". 3 photos. Singe fixe le plafond. L'écho d'une

détonation en surface emplît tout l'air du tunnel, abrasif jusqu'au fond de mon ventre. "T'en fais pas l'Artiste, en ce moment c'est sur l'aéroport qu'ils tapent." "Mais qui ça, 'ILS'?" Singe hausse les épaules: "Ils tirent mon petit, et cette info suffit." On l'appelle. "Bouge pas l'Artiste, je reviens." Je prends 1 photo de la scène, juste avant que la foule de miliciens n'absorbe son dos trempé.

Passablement stressé et de nouveau seul, je fais défiler sur l'écran de mon appareil les derniers clichés. Apparaît d'abord le dos de Singe dans le tunnel bondé. ☉ Sur la photo d'avant, un soldat en kaki porte un sac à dos d'écolier rose et une fleur fraîche à son casque. On le voit discuter avec un type arrivé en voisin de quartier, carabine de chasse sous le bras et sac banane gonflé de grenades à la taille. ☉ À l'aide d'un tuto YouTube, un type souriant s'entraîne à poser un garrot sur sa jambe, même pas vexé d'être pris en flagrant délit d'amateurisme. ☉ Un milicien en débardeur kaki, "sos" tatoué sur l'épaule. Un autre, "UR\$\$" sur la poitrine. Un autre, "Mieux vaut une souffrance qui a un sens qu'un bonheur qui n'en a pas" sur le bras. ☉ Un type qui arrime une lunette sur son fusil avec de la simple ficelle, pendant qu'un autre customise son arme avec des autocollants Pokémon. ☉ Un soldat déchire au canif le kraft huilé d'un paquet de cartouches pour s'en bourrer les poches. Il prendra conscience l'instant suivant de leur incompatibilité avec son arme. ☉ Sur la photo d'avant ce même soldat pose avec la caisse de munitions en équilibre sur sa tête, hilare. ☉ Portrait d'un jeune milicien au calot anachronique, très jeune pour son grade. ☉ Des gars qui s'énervent sur le plan de ville qu'ont distribué leurs chefs. Rues, axes... L'échelle était inexploitable. "À chaque guerre, le Q.G. fait la même erreur." ☉ Un milicien affublé d'un excès d'accessoires guerriers, à la silhouette d'insecte articulé, comme un cloporte géant debout; il se mouvait avec l'allure contrainte des femmes enceintes. ☉ Un type qui parade en pantacourt-savates et katana dans le dos. ☉ Des soldats âgés dépourvus de gilets pare-balles s'improvisent des cuirasses de dernière minute avec des magazines retenus par plusieurs tours de gros Scotch coupé

avec les dents. ☹ Gros plan sur une inscription notée au feutre à l'arrière d'un casque : "Dieu pardonne, moi pas."

☹ Une fausse étiquette Gucci qui dépasse d'un treillis. Des rangées de médailles mythomanes et des galons usurpés brillent sur des vestes de pêche. ☹ Un soldat bronze torse nu, vautre dans un canapé installé à l'arrière d'un tank. ☹ Sur celle d'avant, Singe grimace exagérément, bras dessus bras dessous avec ses camarades de benne. Le plus flou d'entre eux confondait mon appareil avec une caméra vidéo, répétant à l'objectif : "Salut Maman, je vais bien, je mange bien, je suis en forme, dès que le boulot est fini je rentre à la maison..." ☹ Sur celle encore avant, une boîte de chocolats passe de main en main, chacun s'y sert au passage. ☹ ☹ ☹ Il y a aussi deux frères ou cousins, plus jeunes, plus transparents, ouvertement m'en-foutistes. Ils m'interpellent pour les photographier avec leurs téléphones, posant comme deux Rambos. Les filles à moitié nues de leur fond d'écran me semblent beaucoup trop belles pour qu'ils les connaissent personnellement. Leurs noms à eux se sont perdus.

Hollywood m'aurait donc menti ? Autour de moi, dans le tunnel, rien de militairement réglementaire. Pas un seul uniforme, plutôt des *multiformes*. Un carnaval poignant de pieds plats, entre Stalingrad et une armée du tiers-monde, avec ses défroques repeintes en vert billard à l'aérosol de voirie qui côtoient des treillis high-tech rentrés dans des bottes de jardin. Il ne manque que les savates en pneus de pygmées, les balistes à un coup, les tromblons en vibranium et les sarbacanes empoisonnées, les éléphants casqués de Darius III et une marmite de potion magique. Pas besoin d'être expert militaire pour distinguer les vétérans authentiques de ceux qui se sont composé un style de frime pure, en bons metteurs en scène de leur conversion récente à la vie de soldat. Certains font sûrs d'eux. D'autres affichent les gestes larges et gauches des amateurs. Tous s'efforcent d'avoir au moins l'air militaire. Pour rassurer les camarades. Pour se rassurer soi-même. Ils s'observent les uns les autres comme dans des miroirs. "Y a vraiment que nous, humains, qui arrivons à voir ce que nous croyons !" dit Singe. Voir pour y croire, paraître pour être vu et remarqué par mon